

Mon histoire

Naître est une grâce. Ce n'est pas un droit. Avec l'évolution de la science, certaines personnes oublient le Créateur et s'attachent à la créature. Nous procréons, mais ne créons pas. Tout a un commencement. Chacun a son histoire. L'histoire de sa vie.

Lorsqu'ils parlent de l'histoire de leur vie, rares sont les Kinois qui parlent de leurs origines. D'ailleurs, les mots « origines » et « racines » évoquent pour eux un passé récent. Pour preuve : même nos parents, qui sont nés au village, et y ont passé toute leur enfance – voire plus –, une fois à Kinshasa, oublient leurs origines. Pour nombre parmi eux, l'histoire de leur existence commence à partir des arrières grands-parents. Les plus conscients vont jusqu'à trois générations avant eux. C'est tout. Ils ne savent pas plus que ça. Mais ils auraient mieux fait de rentrer dans ce village qui les a vus naître. Mais, ils refusent de le faire, souvent de façon catégorique. Au fait, ils ont peur de retourner chez eux, ne serait-ce que mentalement. Crainte des sorciers de la famille. Et les résultats ? Nous, leurs enfants, qui formons une nouvelle génération, nous ne connaissons pas grand chose de notre village – peut-être rien du tout –, moins encore de notre culture, ni de nos ancêtres. Et les blancs que nous aimons tant copier ? Pendant leurs vacances, ils emmènent leurs enfants à la campagne pour passer du temps avec les grands-parents, qui leur racontent des histoires, la vie de jadis dans les villages, etc. Nous ici, on craint les sorciers ! Alors que même en Europe il y a des sorciers. Voilà où réside le problème : les gens pensent que retourner chez soi – au village par exemple – c'est faire des reculs dans sa vie, tandis qu'aller en Europe c'est synonyme de l'évolution, de la prospérité. Tout le monde s'habille en blanc, mange en blanc, marche en blanc, raisonne en blanc,.. Ce qui n'est pas mal. Mais soyons réalistes ! Si les autres sont comme ils sont, c'est parce qu'ils ne renient pas leurs ancêtres ; ils travaillent en outre dur pour atteindre le développement durable, se basant sur leur propre culture, parvenue à eux par le biais des leurs pères qui les y ont initiés.

Copions ce qui est bien !

Nos ancêtres noirs travaillaient dur. C'étaient des hommes forts, robustes, et intelligents. Très intelligents même. Ils n'ont pas été à l'école, mais ils se soignaient en cas de maladie ; ils avaient un système éducatif très organisé, qui préparait chacun ou chacune de ceux qu'il formait pour la vie. Cette éducation n'était pas aussi mauvaise que beaucoup de gens le penseraient, car il atteignait à 100 % son objectif, à savoir la formation des gens utiles, capables de faire circuler les idéaux de la tribu ou du clan, via divers contes, des bastions de leur culture et de leur tradition.

Ainsi, tout compte fait, noir comme blanc, chacun a son histoire, sa mission sur terre. Tu as la tienne, j'ai la mienne. As-tu honte de parler de toi ? De tes ancêtres ? De tes parents au village ? Moi, je n'ai aucune honte de parler de

moi et de mes origines. En voilà la preuve :

Mes origines – du côté paternel – sont un peu compliquées ; je suis un mélange des peuples Zombo, Kwesu, et Phende, tout ça mêlé à un sang d'origine nigériane... Compliqué, n'est-ce pas ? Mais, retenons seulement que je suis Phende. Les complications viennent du fait que l'histoire de mon peuple est fort troublée. Mes ancêtres viennent d'Égypte. Voilà plusieurs siècles, une sécheresse les a obligés de quitter la région de l'Égypte où ils habitaient. Durant leur migration vers le Sud, ils se sont confrontés à l'opposition des peuples autochtones, qui leur refusaient l'asile. Mais eux devaient absolument trouver un espace où s'installer, que les gens le veuillent ou pas.

De nombreuses guerres ont fini par éclater, entre mes lointains ancêtres et les propriétaires des terres. Après de longues luttes sanglantes, les Phende ont finalement choisi comme refuge les terres de Malange, un territoire situé au sud de l'actuel Angola. Mais avec la venue des Portugais colonisateurs, ils sont chassés. Ils ont, malgré tout, la témérité de tenir tête, mais finissent par être vaincus par les Portugais. Ces derniers ayant logiquement occupé le terrain, les miens prennent fuite, quittant Malange pour Lunda Norte, un peu plus au nord. Là encore, pas sûrs d'être à l'abri des Portugais qui les poursuivent, ils migrent vers le nord, jusqu'à Mashitou. De là, ils vont jusqu'au sud-ouest du Congo, dans la région du Bandundu. Or, pendant la lutte entre les miens et les Portugais, des filles capturées pendant les combats ont subi ce que nous appelons aujourd'hui des sévices. Les Colonisateurs en ont abusé, et nombre d'entre elles ont attrapé des grossesses de ces blancs au comportement ignominieux. Dans cet état, nul ne s'occupait d'eux, ceux qui se jouaient d'eux les ayant abandonnées à leur triste sort. De ces mélanges forcés sont nés de nombreux métis. Aujourd'hui, je ris quand certaines personnes se vantent d'avoir une origine métissée. À l'époque, néanmoins, c'était une vraie honte.

Quand tu es métis, non seulement tu es abandonné – tu n'es pas noir, alors tu n'es pas de la race des ancêtres –, mais pire pour un enfant, il t'est impossible de connaître ton vrai père, et ce jusqu'à la fin de ta vie. Et les pauvres enfants qui sont nés dans ces conditions ont vite fait d'apprendre un métier, tant les portes de l'école ne leur étaient pas toujours ouvertes. Cela se conçoit. Et ils vivaient, tous ces métis, dans une condition de permanente frustration. Et c'était dur. Mais aujourd'hui, lorsqu'on est métis, on se croit être blanc ; on repousse ses frères noirs, créant ainsi un racisme sans race...

Revenons à nos moutons. Ces filles abusées, avons nous dit, avaient d'énormes difficultés à élever les enfants. Celles qui n'arrivaient pas du tout à s'adapter à ce mode de vie rude, allaient à la recherche d'une autre vie. Beaucoup parmi elles sont tombées entre les mains des autochtones angolais, les Zombo, plus doux et plus compréhensifs. Avec eux, elles ont fondé des foyers plus ou moins heureux. Je suis donc descendante – c'est vrai de façon très éloignée – d'un de ces ménages compliqués.

Les Bakuesu, quant à eux, sont venus du Maroc après un transit relativement long en Algérie. Je me suis plusieurs fois posée la question de savoir comment ils vivaient en plein désert. Après le Sahara, ils sont allés jusqu'à la boucle du

Nigeria. Ils s'y sont installés. Plusieurs générations après, d'impitoyables arabes les ont chassés. Sûrement à cause du pétrole, de ce que je pense. Les Arabes avaient pour politique d'éliminer ces peuples pour conquérir leurs terres, car les chasser signifierait leur donner la possibilité de devenir plus forts pour revenir un jour reprendre leurs terres. Les Bakuesu, conscients de cela, ont pris la fuite. En fuyant, ils ont traversé plusieurs régions. Ceux qui se sont arrêtés, lors de leurs voyages, dans les terres voisines du Nigeria, en sont devenus les premiers occupants. D'autres ont continué la route, plus dans le midi. Je suis issue aussi, en partie de ceux-là.

Du côté de ma mère, cinq générations avant elle, ce ne sont que des Phende. Il n'y a pas de grand métissage comme du côté de mon père. Ma mère est de la région du Bandundu, dans la sous région du Kwilu, territoire d'Idiofa. À propos de leur religion, je sais qu'ils adoraient les dieux des ancêtres ; le Christianisme est venu avec les Blancs. Ces Blancs, quand ils sont venus, ont fait croire à nos aïeux que les pauvres hériteraient sans procès du royaume de Dieu... quelle honte pour le Christianisme !

Mes ancêtres donnaient déjà, en signe de gratitude, animaux ou autres choses en nature, aux dieux. Il y avait des rites selon les circonstances, selon que l'on voulait demander pardon pour des fautes, faire des requêtes, etc. mais aller jusqu'à raconter qu'il faut donner tout ses avoirs pour hériter du Royaume de Dieu, c'est trop fort !

Dans mon introduction, j'ai démontré ce que les Kinois sous-entendent par « origines » et « racines ». Je ne suis pas fière de mes recherches, parce que je pensais trouver plus que ça. Mais la limite à laquelle je me suis confrontée, indépendamment de ma volonté, c'est que mes parents – sources historiques triviales – ne sont, comme je l'ai déjà fait notifier à l'introduction, très peu informés de leurs propres origines. Heureux ceux qui ont encore des grands parents en vie !

Ils peuvent profiter de ce fait pour leur poser des questions sur leurs origines, sur la vie dans nos villages,.. je suis plus que convaincue que si chacun cherche à approfondir la connaissance de sa culture, si chacun arrive à aimer les traditions de chez lui, alors, nous allons tous valoriser nos coutumes, et notre culture sera très connue. Je parie même que les Blancs voudront sûrement imiter nos façons de faire, et non le contraire. Nous ne recevrons de leur culture que très peu de choses.

Plus de dix pays africains célèbrent actuellement leur Cinquantenaire. Mais je me demande si tous ces pays sont réellement indépendants. Nous, le Congo, en particulier. Je ne crois pas que nous le sommes réellement. Les cinquante années depuis l'accession à l'Indépendance ont été fêtées avec grande pompe. Oui, mais avec quel bilan ? Et vers quel avenir ? Nos ancêtres n'ont pas eu besoin des Blancs pour se soigner. Moins encore pour éduquer leurs enfants, les rendant utiles pour leurs sociétés. Non ! Mais malheureusement, une fois le Blanc venu, ils ont compromis la valeur de leur propre culture, jetant tout, en commençant une nouvelle génération de personnes se basant sur rien qui leur soit propre, des bribes de choses copiées des autres de façon déformée.

Une maison construite sur les immondices des voisins.

Aujourd'hui, nos cousins, nous cousines, nos oncles, nos tantes, etc., quittent le village pour s'installer définitivement en ville. Exode rurale ! Mais à cette allure, dans cinquante ans, qui va encore parler de son village, de ses origines, de ses racines ? Si tout le monde veut venir à Kinshasa, et que ceux qui habitent Kinshasa veulent aller en Europe, cette population pourra-t-elle se développer ? En moins d'un siècle, le Congo sera ni plus ni moins, un désert.

La population de la RDC : une richesse aussi inexploitée que les autres richesses du pays.

Les églises nous emmènent encore un nouveau terme. La « prospérité ». Comme pour dire « sortir de la coutume, de la tradition, et embrasser autre chose. Même Jésus est resté fidèle aux choses de la coutume et de la tradition juive lorsqu'il était sur terre ! Tout dans la coutume n'est pas sorcier !

Complexe inutile d'infériorité

L'heure est venue de parler de mes grands parents. J'ai quatre grands parents : deux du côté paternel, et deux autres du côté maternel. Les grands parents paternels ont pour nom Pedro MAFINGA et Anne-Marie. Les grands parents maternels, il s'agit de William TUNDOMBO et de Thérèse MWATA MWADI.

Je ne connais pas grand-chose sur ma grand-mère maternelle. Je sais tout simplement qu'elle avait épousé le chef du village Kinzahsi. Ensemble, ils ont eu quatre enfants, dont mon père. L'unique soeur de mon père est morte jeune. Je ne l'ai pas connue. Le frère aîné de mon père, Jean, est mort, laissant derrière lui une femme et quatre enfants. Trois garçons et une fille. Mon père lui-même est mort l'an dernier, en avril. Enfin, Joseph, le benjamin de leur famille, vit toujours.

Mon grand-père, bien que je ne l'aie pas connu personnellement, j'ai eu des échos favorables de lui. Il était, comme je l'ai dit, chef du village. Il était également très bon chauffeur, excellent mécanicien – c'est ainsi que mon père plaisantait toujours en disant que pour un MAFINGA, son premier enfant c'est le volant. Mon grand-père possédait de grands camions qui faisaient le transport.

Il possédait un garage dont le personnel était de vaillants hommes de sa famille, et où on réparait des camions. Ce n'était pas un garage moderne, mais les ouvriers y travaillaient dans de bonnes conditions.

Au Kivu, quand on possède des bœufs, c'est normal. Mais chez nous, ce n'est pas n'importe qui qui élève les bœufs ; l'élevage de ces bêtes est l'apanage des gens reconnus, des riches. Mon grand-père avait pour son compte personnel, des bœufs et des vaches dont le nombre croissait vite. Il était différent de tous les rois venus avant lui. Le soir, au moment où les villageois se réunissaient, se racontaient des histoires, dansaient, apprenaient de nouveaux chants, le Roi les surprenait en se joignant à eux. Je me rappelle encore d'un de ses numéros

que nous a raconté – à mon frère et moi – notre père. Il était assis sur la chaise royale lorsque des garçons sont venus lui annoncer que son camion s'était embourbé dans la boue. Il s'est dit que c'était le moment de toucher le volant. Il s'est rendu jusqu'à la frontière et a sorti le gros camion de la boue. Tous les villageois étaient étonnés. En plus, il y a des moments où il organisait des fêtes à l'occasion de rien. Et tout le monde y était invité. C'était des moments d'extrême joie, et de défoulement, surtout pour tous ces paysans qui travaillaient durement. Ah, que cela devait être cool d'avoir un dirigeant pareil...

Être proche de ceux que l'on dirige.

Mon grand-père a eu quatre femmes, mais seulement six enfants. Les quatre premiers avec ma grand-mère, les deux autres avec la première belle mère de mon père, qui n'était personne d'autre que la nièce du Roi, Bernadette MWEJI – « Maman MAFINGA » comme on l'appelait. Les deux autres femmes n'ont pas eu d'enfants avec lui, mais cela ne l'a pas empêché de les aimer. En plus, il était très comique. Il savait prendre de bonnes décisions, était très social,...

Malheureusement, il est mort lors d'un accident pendant qu'il était au volant d'un camion qui quittait Kinzashi pour Kinshasa, en transitant par Kisangani. Son corps a été précipité dans le lac Maï Ndombe. Une fin bien triste.

Mes grands parents maternels sont tous Phende. C'est au fait un couple miraculé. Un couple qui a connu tous les malheurs du monde. Mon grand père était un commençant, et ma grand-mère allait aux champs comme toutes les autres femmes non instruites du village. Mon grand-père, je ne l'ai pas connu. Je l'ai juste vu une seule fois, sur une photo. À le voir, il était grand de taille, toujours habillé de façon très soignée. Quant à son visage, je n'ai rien vu. La photo était en noir et blanc. Mais selon ceux qui ont vécu avec lui et qui nous connaissent, mon frère a hérité sa morphologie, et nos oncles son caractère. Quant à ma grand-mère, la fille du chef du village, elle était l'aînée d'une famille de trois enfants, comme le dit son nom MWATA MWADI. Elle s'est enfuie de la maison de son père, elle ainsi que son frère et sa soeur, à cause du comportement hostile de leur marâtre. Au cours de ce long voyage, elle a perdu ce qui lui restait comme famille : son frère et sa soeur. Elle a alors trouvé refuge à Kikwit, village de sa mère. C'est là qu'elle va croiser mon grand-père. Ils vont s'aimer, avoir des enfants, ... J'ai de bons souvenirs de ma grand-mère. Elle, au moins, je la connais. Elle a vécu jusqu'en deux-mille huit. Elle vivait à Kinshasa depuis 1986, bien avant la naissance de ma soeur aînée. C'est elle qui a pris soin de tout le monde. Au fait, c'est en quelque sorte elle notre maman. Elle nous a tous élevée. Disons presque tous car moi j'ai joui des soins de la cadette de la famille de ma mère. Quand est né mon frère cadet, c'est elle qui s'en est occupé – tout le monde sait ce que signifie avoir un garçon en Afrique. Ma mère ne passait jamais plus de trois mois à la maison, après un accouchement. C'est vraiment à la naissance de mon frère cadet qu'elle a accepté de rester un long temps sans aller à son travail. À cette époque, c'est notre grand-mère qui a pris le relais. Elle faisait tout pour nous, mais elle ne venait pas nous chercher à l'école.

Ma grand-mère a eu dix enfants. Neufs sont morts, et un seul vit toujours, c'est ma mère. C'était une femme forte qui ne se fatiguait jamais de faire les travaux ménagers. Elle cuisinait extraordinairement bien. Il n'y a rien qui m'a marqué comme son pondu. C'était d'un goût tout à fait unique, un régal pour tous les palais hautement sensibles à la bonne cuisine africaine. La seule personne qui a approximativement préparé comme elle c'était Madame MWADI, notre professeure d'anglais lors de l'excursion à Bibwa.

Ma grand-mère a commencé à s'affaiblir vers 2002, mais en 2004, elle était vraiment terrassée par la maladie. Elle ne faisait plus rien, et avait de nombreuses pertes de mémoire. En fidèle protestante, elle adorait aller à l'église. Je me souviens encore de cette époque où elle y allait le matin pour en revenir le soir. Et quand bien même ma mère lui interdisait de se faire subir pareil martyr, elle ne faisait qu'à sa tête. Il y a des moments où les deux femmes se disputaient. Ma mère lui disait : « *Tu es vieille, tu te donnes tant de peine ! Et tu verras que personne ne viendra jamais te rendre visite* ». Et elle répondait toujours, confiante, que son Dieu la récompenserait un jour. Avant de faire n'importe quoi, même se laver, elle priait. Elle avait un grand coeur et, de son vivant, elle n'avait presque pas d'ennemis.

Bien que ma grand-mère s'est occupée de nous comme de ses propres enfants, nous avons nos parents biologiques : Christophe et Émilie. Mon père, Christophe MAFINGA GUHENA, connu sous le nom de « Jazz », était un journaliste rural. Né en 1949 à Kinzashi, fils de Pedro MAFINGA, il va se séparer de ses parents à 14 ans pour poursuivre ses études à Kinshasa, au collège Élikya. Coupé de ses parents, sans aide aucune, il va être dans l'obligation de subvenir seul à tous ses besoins. Il va habiter le couvent des prêtres, et peu à peu prendre plaisir à cette vie. Mais, le destin lui avait réservé autre chose. Il avait pour charge d'arroser constamment les fleurs chaque soir avant la messe. Ce travail lui plaisait énormément, au point que son plaisir résidait dans les fleurs qu'il arrosait.

Après des études littéraires, il décroche une bourse qui lui permet de continuer ses études à Louvain. Il aborde les sciences politiques. Après Louvain, il passe un moment en tant que journaliste spécialisé dans la presse écrite. De retour au pays, il travaille à la RTNC, chaîne nationale, à l'époque appelée « La Voix du Zaïre ». Après ce poste, il se trouve un rôle au Ministère de l'agriculture. C'est là que commence sa carrière politique.

Avec l'entrée de l'AFDL, il abandonne la politique pour se plonger dans le journalisme rural. « *Désormais, ma vie c'est la campagne, et ma famille c'est les campagnards* », a-t-il dit un jour. Je me souviens de ces jours. Il passait du temps à la campagne. Et comme un bon polygame, il devait partager plus ou moins équitablement son temps de sorte à passer suffisamment d'heures avec tous ses enfants. C'était pour lui une façon de nous mettre ensemble, nous ses enfants, quand bien même nous n'étions pas unis.

De nombreuses personnes l'appréciaient pour ce qu'il était. Ils ne voyaient en lui aucun défaut, même si moi je ne partageais pas du tout leur point de vue. C'est vrai qu'il était amusant, cool, mais il commettait aussi, pour un adulte,

trop de bêtises. Mais cela ne l'empêchait pas d'être un homme capable de redonner le sourire à quiconque en a besoin. Et je pense que c'est sa meilleure caractéristique. Ceci couvrait tous ses défauts, ainsi il s'est fait plus d'amis que d'ennemis. En dépit de tout ce qui le caractérisait, mauvais comme bon, qualité comme défaut, il reste mon père.

Fille de William et de Thérèse, ma mère a connu des moments très difficiles, telle la mort de ses neuf sœurs dans des conditions très noires. Elle a connu, enfant, des difficultés pour marcher et parler. C'est à cinq ans, très tardivement donc, qu'elle a commencé à parler. De la première primaire où on l'a inscrite à l'âge de 7ans, elle continue avec des études secondaires commerciales à l'internat de Kingandu, toujours dans le Bandundu. En 1980, elle se rend à Kinshasa, pour continuer ses études à l'Université. Là, elle va faire encore les sciences commerciales. Elle décroche un diplôme de graduat en 1983, et est retenue comme stagiaire à ENZAL après son stage dans cette compagnie. Quand cette compagnie fait faillite, un des actionnaires en crée une autre, SOKINEX, et fait appel aux services de ma mère. La fin des années 90, avec son flot de troubles au Congo, fait quitter cet actionnaire qui rentre dans son Liban natal. Ma mère, avec son décompte final, se lance dans la téléphonie mobile. En l'an 2000, elle travaille chez Celtel (racheté par le groupe International Zain), puis enfin rejoint la société Vodacom, où elle travaille jusque de nos jours.

C'est une femme avec un caractère en béton. Pour ses enfants, elle irait jusqu'à faire du n'importe quoi, vendre du pondu par exemple, ne serait-ce que pour leur permettre d'aller à l'école. Elle aime bien aider les gens et a des dons dans la gestion tant des personnes que des biens. Elle est quelque peu têtue, surtout si elle ne comprend pas pourquoi il faut s'engager dans telle ou telle autre voie que propose untel. Elle s'énerve vite, crie aussitôt... Elle aime que tous les travaux qu'elle demande soient faits de façon quasi instantanée. Mais comme tout humain, elle a des défauts et des qualités. De toutes les façons, on n'oblige jamais quelqu'un à être ce que vous voulez qu'il soit pour vous. Tout compte fait, c'est la meilleure des choses qui me soit arrivée.

Je ne peux parler de mes origines sans parler de moi, ce que je suis, ce que je fais, ce que j'aime... Je suis quatrième d'une famille de cinq enfants. Avant moi, il y a trois filles, et après moi, un garçon. Née à Kinshasa, le 26 septembre 1992, fille de Christophe MAFINGA et de Émilie TUNDOMBO, je suis élève au Centre d'Enseignement Mboloko « Les Gazelles », en sixième technique coupe et couture. Mon père était, comme je l'ai dit tantôt, journaliste, et ma mère, inutile d'ajouter, femme d'affaire. J'habite au numéro sur 24/19, 10ème rue, Limete Industriel.

Ma soeur aînée, Christelle a fini ses études de biologie à l'UNIKIN cette année. La deuxième va finir sa formation complète en coupe et couture à l'EMMEST sous peu, tandis que celle qui vient juste avant moi va entamer sa deuxième année de graduat à l'UPC. Le benjamin, Christopher, passe en troisième des humanités au Collège Bosembo. Nous sommes tous de chrétiens catholiques.

Lorsque ma mère est allée à l'échographie, les résultats avait révélé que ma

mère attendait un petit garçon. J'étais donc « au départ » de sexe masculin. Quand je suis née, quel n'était pas l'étonnement de tous de voir que le garçon qu'ils avaient commencé à attendre s'était transformée en une fille, moi ! Et comme si le suspens n'avait pas atteint son comble, à ma naissance je n'ai pas pleuré comme le font tous les autres enfants. Le médecin qui me tenait en main a même pensé que j'étais un mort-né. Mais au moment de faire l'annonce à ma mère, j'ai émis des cris, chose qui montrait que j'étais bel et bien en vie. Cela a quelque peu semé la confusion parmi les docteurs, qui ne voulaient pas avouer mon caractère naturel. Ils pensaient que le mort-né s'était réveillé. C'est pourquoi, chaque fois je croise l'un d'eux, il me dit toujours que je suis un mystère. Cela se conçoit. AU fait, je n'étais réellement pas un bébé pas comme les autres. Souvent, lorsqu'on parle d'un nouveau-né, on s'imagine sa beauté. Mais avec moi, ce n'était pas du tout le cas. Imaginez un enfant très noir, avec de gros yeux, un gros nez, de longues oreilles et, la cerise sur le gâteau, une petite tête. J'étais ni plus ni moins... un enfant monstre. Ma grand-mère a fait de son mieux pour diminuer ces malformations lors de mes nombreuses toilettes. Elle me pinçait le nez, m'arrangeait un peu la tête...

De tout ce que j'étais, j'ai gardé ma petite tête et mes gros yeux. Lorsque je grandissais, j'étais pointée du doigt par tout le monde. Les gens ne voulaient pas jouer avec moi, mais se jouer de ma laideur. Tout le monde voulait s'amuser à toucher mes oreilles, et quelques personnes prenaient du plaisir à me rappeler mes défauts, chaque fois que je commettais une erreur.

Je ne savais comment leur répondre, et les pleurs étaient ma seule voie d'expression. Je me souviens encore de mon premier jour à l'école. L'école maternelle était pour moi un autre monde qu'il me fallait découvrir. Je n'ai pas pleuré comme tout le monde. Pendant que mes sœurs étudiaient à Massamba, une école très réputée, moi j'étais à Mwindi, non loin de la maison. Quand nous avons quitté Lemba pour Ngaba – c'est là que nous habitons avant d'être enfin sur Limete – j'ai été inscrite à Bwanya, une école qui commençait à faire surface, puis en quatrième primaire, mon oncle maternel m'a mise aux Gazelles.

Mon niveau étant trop bas, j'ai dû reprendre l'année. Et depuis, je suis heureuse de continuer à apprendre tout en allant d'une classe à une autre, sans plus en reprendre aucune.

Je suis donc un mystère, et ça j'aime. Avant, le fait d'être différente des autres me dérangeait. Mais plus maintenant. Aujourd'hui, je suis fière d'être ce que je suis. Je ne veux plus être comme les autres. Je veux rester moi. De nature, je suis quelqu'un de timide. Mais avec le temps, j'ai appris à faire confiance à moi-même, ce qui m'a permis de parler de plus en plus aux autres. D'ailleurs, il me semble que je parle trop même. Et cela me réjouit. En plus, j'aime amuser mes amis. C'est vrai que je ne suis pas très tolérante et patiente. Aussi, je n'aime pas du tout l'amour. Au fait, je mène une vie que beaucoup ne peuvent pas comprendre.

Ma vie elle-même a toujours été bizarre. Je me suis toujours comportée différemment de mes sœurs. Je ne suis pas tellement attachée à quelqu'un de

ma famille. Je suis solitaire. Mes sentiments sont bizarres. J'aime bien vivre dans l'imaginaire. La réalité ne m'enchanté plus. Voilà pourquoi je l'affronte difficilement.

J'ai toujours été drôle pour beaucoup. Cela n'a cessé de susciter des questions. De nombreuses fois, je me suis attrapée en train de me questionner sur moi-même. Je vis rarement des instants merveilleux à la maison. Quand j'étais petit, mon petit frère était mon ami. Je jouais toujours avec lui. En dehors de lui, je n'avais plus un autre interlocuteur capable de me redonner le sourire.

À la maison, je ne suis pas souvent de bonne humeur. D'ailleurs, je n'aime pas rester longtemps à la maison, surtout pas pour discuter en famille. Par contre, j'aime bien monologuer. Si je ne suis pas la télévision ou la radio, alors, j'écris. Passer du temps avec mes soeurs est vraiment ennuyant pour moi. En dépit de tout ce que vous pouvez vous imaginer en lisant ce récit, j'aime ma famille.

Ma vie scolaire.

Je sais toujours ce que je veux. Je sais quand dire « finie la récréation » parce que la vie est un livre dont il faut savoir tourner les pages. J'aime mon école parce qu'elle m'a appris à être ce que je suis. Chaque jour, j'apprends à être responsable. Je dois savoir qu'après chaque acte posé, je suis sensée en subir les conséquences, bonnes ou mauvaises soient-elles. Avec Les Gazelles, j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs personnes que je n'aurais peut-être pas rencontrées.

À propos de ma classe, je l'aime comme elle est. Avec ses aventures. Mes relations avec les enseignants sont plus ou moins bonnes. Je les considère comme pères, frères, soeurs, en qui je peux avoir confiance. Je m'entretiens souvent avec le professeur de psychologie ; c'est quelqu'un que j'aime beaucoup.

Ma vie amicale ? Une vie basée sur l'aventure, l'amusement, les conseils, les découvertes,... d'abord, mes amis ne sont pas toujours ceux avec qui je passe mon temps. C'est plutôt ceux qui partagent avec moi leur petite expérience, ceux qui me soutiennent, ceux en qui j'ai confiance,... Ceux là, je suis très sûre qu'ils ne me décevront pas, jamais. Ils me conseillent, et je me sens obligée d'en faire autant. Mon lit, mon carnet, et mes cours sont mes trois autres amis. À ce groupe j'ajoute Jésus, un fidèle compagnon. Ce que j'attends de mes camarades, ce qu'ils soient compréhensifs, et non jaloux et irrespectueux. Qu'ils aiment leur prochain, mais qu'ils ne sous estiment personne. Je n'aime pas ceux qui sous estiment les autres. Mes proches disent que je suis gentille, amusante, menteuse par moment, sociable.

J'ai un oncle qui a toute une bibliothèque, alors, pendant les vacances, je profite des moments de liberté pour lire et quelques rares fois pour discuter avec lui.

Je n'aime pas sortir – j'ai grandi ainsi. Même mes weekends, je les passe à la maison. Les fêtes de famille ne m'enchantant pas du tout, je m'y rends que très

rarement. Je pense que je développe peu à peu une aversion pour les foules.

Un de mes cousins fréquente la même école que moi. Je lui confie parfois mes problèmes, et lui aussi en fait autant. Quand mon énervement atteint son point culminant, je me mets à écrire des textes, à composer des poèmes pour me défouler. Il m'arrive aussi de m'enfermer dans ma chambre ou de commencer à monologuer.

Mon alimentation est pauvre. Je n'aime que les poissons. Je n'aime pas les légumes, à part les épinards. Je ne mange pas les cuisses – de poulet, de dinde, de pintade, peu importe –, je déteste les tripes,...

Je peux manger les chinchards du premier au trente sans me fatiguer. La nourriture de chez nous le mikungu, j'adore. J'adore aussi le gombo, le minsombi avec le bankulu et les tupidi. Un des plats que je me plais à manger : les fougères au bicarbonate. Si cela n'est pas disponible, préparez-moi alors le tshaka madesu. C'est vrai que je ne suis pas tellement forte en cuisine, mais je me plais à préparer des plats faciles comme le riz, les frites, les bananes plantins,...

Je suis amoureuse de la musique, mais je n'aime pas chanter. Au fait, je ne sais pas chanter. Je suis toujours hors gamme. Mais cela ne m'interdit pas d'écouter la musique locale – mon artiste local favoris est Fally IPUPA. Le chanteur international que j'aime a pour nom Lokwa KANZA. Ma chanson préférée c'est « No me ames » de Jennifer LOPEZ, en featuring avec Marc ANTHONY. Je n'écoute pas trop la musique chrétienne. Je ne trouve pas de musicien qui compose une musique profonde.

Comme toute autre personne, je pense à l'avenir. Je me demande toujours ce que l'avenir me réserve. J'ai un peu peur de penser. Mais je crois au moins que mon avenir sera plus ou moins bien, parce que j'ai une bonne base. Mon école m'a appris à donner et à reprendre de mes propres mains. J'ai reçu une bonne éducation, ainsi qu'une formation excellente. Je suis sûre de défendre mes diplômes sur terrain.

Dans les jours à venir, je ferai l'architecture à l'IBTP. Je sais encore que lorsque j'étais enfant, je disais que je serai journaliste comme mon père. J'aimais beaucoup son travail, son standing, son expression,... au fur et à mesure que je grandissais, c'était la mode qui commençait à m'intéresser. C'est ce qui m'a poussée à faire la coupe et couture. Au fait, c'était dur convaincre mon père de ce que je voulais faire. Comme il savait ma passion pour son métier, il tenait à ce que je fasse la littéraire, de sorte qu'à l'Université je puisse faire des études de journalisme. Et pour moi ça faisait quand même bizarre d'annoncer à la même personne que je ne veux plus faire le journalisme, mais me plonger dans l'architecture.

Quand mon père et moi parlions, je lui disais ouvertement que je ne désirais pas me marier, mais je voulais juste avoir un enfant. Ce fait l'énervait fortement, et notre conversation s'arrêtait souvent à ce point. De même que Simone de Beauvoir dit que la maternité n'est pas son lot, moi je dis que le

mariage n'est pas mon lot. Certains disent que je veux copier les blancs. Mais loin de moi cette idée. Je ne veux pas faire beaucoup d'enfants qui risqueront d'être mal-nourris, ou qui risqueront de ne pas connaître une scolarisation appropriée. Le nombre maximum d'enfants que je peux avoir c'est deux. Par une grâce extraordinaire, trois.

Concernant mes projets, je compte fonder une grande maison de construction « *MATOREL Construction* », et créer une maison de couture de grande renommée « *Mega Star Couture* ». Je pense aussi créer un orphelinat et aider les enfants dans la rue. Non pas parce que je suis orpheline de père, mais parce que j'ai des larmes aux yeux quand je vois tous ces enfants. M'occuper des veuves rejetées par la famille de leurs maris. Créer un centre de rééducation pour les filles-mères.

Mon rêve pour ma famille est qu'elle soit unie, et que nos générations futures le soient aussi. Pour mon pays, j'aimerais vivre dans un Congo où toutes les richesses sont exploitées, et pas seulement les minerais. Un Congo où tout le monde respecte les biens publics, une nation où la misère n'est que chose passée, et où les droits de tous seront respectés, que vous soyez riches, que vous soyez pauvres. Un Congo où tout enfant a droit à l'éducation de qualité. En ce qui concerne le monde, j'aimerais vivre dans un monde sans frontières !

Je ne suis pas mécontente de ce que je suis, mais s'il m'était demandé de devenir quelque chose d'autre que ce que je suis, je voudrais être un bel oiseau, enfermé dans une jolie cage, et exposé dans le plus beau et le plus romantique jardin du monde, où tous les couples viendront me voir, ainsi je marquerais l'histoire de tous les romantiques.

C'est par ici que s'achève mon histoire. Avec mes origines compliquées, ma naissance bizarre, mon enfance difficile, et mon avenir plus ou moins rassurant. Nous sommes le jeudi de cinq jours pleins de travail de la semaine.

Kinshasa, 2010.

MAFINGA MATONDO Laure.

Elève de 6^e Humanités Pédagogiques

LEXIQUE

les Zombo : Peuple d'Afrique central

les Phende : (voir *Les Zombo*)

les Kwesu : (voir *Les Zombo*)

les Bakuesu : (voir *Les Zombo*)

les chinchards : poissons d'eau de mer vendus surgelés dans les alimentations de Kinshasa

le minsombi :

le mikungu : Sorte de fougères

les tupidi :

le tsaka madesu : feuilles de manioc aux haricots ; repas préféré de beaucoup de Kinois

IBTP : Institut des Bâtiments et des Travaux Publics